

PRIÈRE

POUR LE JEUDI MATIN,

AVANT LE SERMON.

O DIEU, Créateur, Rédempteur, Père des hommes, qui daignes nous ouvrir ta maison, et nous inviter à nous y rendre, élève nos cœurs à toi, et supplée à l'imperfection de nos hommages! Seigneur qui nous as promis *d'être au milieu de nous*, lorsque deux ou trois seroient assemblés en ton nom, jette un regard de bonté sur ces fidèles réunis pour t'adorer dès le commencement de la journée!

Ils sont venus goûter la douceur de faire monter jusqu'à toi leurs premières pensées, leurs premiers sentimens : ils sont venus mêler leurs voix au concert des créatures qui célèbrent tes perfections, aux hymnes des Anges qui te bénissent dans un éternel ravissement.

Tandis que les mondains fatigués de leurs vains plaisirs, le cœur possédé des passions de la terre, l'imagination remplie de ses fantômes,

TOME II.

I

sont encore ensevelis dans le sommeil ou la mollesse ; tandis que les enfans du siècle qui n'ont d'activité que pour les objets de néant , recommencent à s'agiter pour des biens périssables, sans élever leurs regards au SUPRÊME DISPENSATEUR, sans penser à faire descendre ta bénédiction sur leurs travaux, nous, *enfans de lumière*, quoique peu dignes, hélas ! d'un titre si beau, nous venons dans tes parvis entendre les leçons de la Sagesse, purifier nos âmes par les émotions célestes de la piété, et nous embraser du feu de ton amour.

Plus heureux que ceux de nos frères dont le cœur se joint à nos vœux, mais que les infirmités, la maladie, ou des devoirs indispensables retiennent loin du sanctuaire, nous venons ici te consacrer l'usage de cette santé, de ces forces, de cet heureux loisir que nous tenons de ta bonté ! Dieu de miséricorde, console ceux qui soupirent après tes autels ! Ouvre les yeux des hommes abusés qui ne te voient pas, de ces hommes endormis au milieu des illusions de la vie, qui n'aperçoivent pas, qui ne sentent pas celui qui remplit les cieux et la terre, et dans leurs vaines et pénibles recherches, méconnoissent le seul bien véritable, négligent la seule chose réelle, la seule chose nécessaire.

O Dieu, qui es la vie du cœur de l'homme ! o

Dieu, seul objet digne de l'occuper, qui peux seul le remplir ! augmente, augmente en nous le don précieux de ton amour ! Que cet heureux mouvement qui nous porte à nous approcher de toi, soit pour nous le gage et les prémices de faveurs nouvelles. Que nous retournions dans nos demeures, plus soumis à tes lois, plus zélés pour ta gloire, plus calmes, plus affermis dans la foi, dans la vertu. Que l'heureuse influence de cette heure se répande sur toute la journée, sur toutes celles qui la suivront. Qu'en rentrant dans le cercle de nos occupations, de nos relations diverses, nous y portions ce sentiment qui appartient aux disciples de Jésus, ce sentiment d'un être immortel, supérieur aux contrariétés, aux soucis, aux souffrances même de la vie. Que *la piété* qui a *les promesses du temps et de l'éternité*, que *la piété* charme nos peines, ennoblisse nos travaux, embellisse nos innocens plaisirs. Que nous éprouvions ainsi l'efficace de ta parole, de cette parole *plus désirable que l'or, plus douce que le miel, plus pénétrante qu'une épée à deux tranchans* ; de cette parole qui ranime le mourant, qui *restaure l'âme et donne la sagesse au simple*. Nous te demandons ces grâces au nom de notre divin Sauveur dont le sacrifice et les mérites peuvent seuls nous donner accès auprès de toi. *Notre Père....*

HOMÉLIE I.^{re}

HUMILITÉ ET COURAGE DE JEAN- BAPTISTE.

HOMÉLIE SUR LUC III, 15-20.

Comme tout le peuple étoit dans l'attente, et que chacun raisonnoit en soi-même et disoit: Jean ne seroit-il point le Christ? Jean dit devant tout le monde: Pour moi, je vous baptise d'eau, mais il en vient un autre qui est plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de délier la courroie de ses souliers. C'est lui qui vous baptisera du Saint-Esprit et de feu. Il a son van à la main; il nettoiera son aire; il amassera le blé dans son grenier, et il brûlera la paille au feu qui ne s'éteint point.

Jean faisoit encore plusieurs autres exhortations au peuple, en lui prêchant l'Évangile. Mais ayant repris Hérode le Tétrarque, au sujet d'Hérodias femme de Philippe son frère, et de toutes les autres méchantes actions qu'il

avoit faites, Hérode ajouta à tous ses crimes celui de faire mettre Jean en prison.

M. F., Jean-Baptiste fut annoncé à la terre sous les traits de celui des prophètes dont le ministère avoit eu le plus d'éclat : *Je vais vous envoyer Élie* (1); ainsi avoit parlé le Seigneur. L'Esprit divin qui devoit l'animer un jour, le fit tressaillir dans le sein de sa mère. Un ange dit à Zacharie : *Il sera grand* (2). Des prodiges en effet accompagnent sa naissance. Parvenu à l'âge d'homme il fait briller aux yeux de son peuple une haute sagesse, une vertu sans tache. Déjà son nom se répand dans la Judée : une foule de disciples se presse sur ses pas : le Fils de Dieu lui-même daigne consacrer son baptême en le recevant. Mais tout-à-coup il s'arrête dans la carrière. Il désabuse ses sectateurs de l'illusion flatteuse qu'ils se forment sur sa personne, et par la franchise de cet aveu, il les dispose à l'abandonner pour suivre un autre maître. Ce n'est pas tout. Son zèle austère blesse l'orgueil d'un prince. Hérode le traite comme un malfaiteur : retenu par un respect involontaire, il n'ose encore verser son sang, mais il l'enferme dans une prison, où bientôt,

(1) Malach. IV, 5

(2) Luc I, 15.

enhardi par la passion qui le subjugué , il enverra demander sa tête.

Est-ce donc là cette élévation promise au précurseur du Messie , et dont un ange avoit flatté le cœur maternel d'Élizabeth ? Oui , M. F. , la voilà , et n'en soyez pas surpris. La grandeur à laquelle le Seigneur élève les siens n'est point celle qui nous éblouit ici-bas. Ce n'est point cette grandeur mondaine toute composée d'illusions et de vanités , trop souvent acquise ou soutenue par le crime. Jean-Baptiste devoit être grand *devant le Seigneur*, c'est-à-dire , réellement , solidement , comme il faut l'être au jugement de ce Dieu dont le suffrage est la règle et la mesure de la véritable grandeur ; grand par la vertu et la piété.

Or c'est au moment où il s'humilie aux yeux des hommes ; c'est au moment où son éclat s'obscurcit pour eux , c'est alors précisément qu'il remplit sa noble vocation , qu'il atteint l'héroïsme de la fidélité , qu'il se rend digne de cet éloge que lui donna le Fils de Dieu : *Je vous déclare qu'entre tous les hommes il n'y a point de plus grand prophète que Jean-Baptiste* (1) : Jamais en effet cet illustre serviteur de Christ ne s'éleva plus haut que lorsqu'il

(1) Luc VII, 28.

s'abaissa pour lui rendre témoignage, que lorsqu'il brava le respect humain et la persécution pour lui demeurer fidèle.

Développons ces deux traits de sa vie ; et puissé-je , avec le secours de l'Esprit Saint , puissé-je faire passer dans votre âme le sentiment de la vraie grandeur de l'homme.

1. Les temps marqués dans l'Écriture pour la venue du Messie étoient accomplis : Israël l'attendoit avec impatience. Jean-Baptiste paroît ; tout fait présumer qu'il est le Libérateur désiré, et qu'il ne tardera pas à s'avouer pour tel : *Tout le monde étoit dans l'attente*, dit notre texte, *et chacun raisonnant en lui-même, disoit : Jean n'est-il point le Christ ?* Cette idée que les Hébreux se forment du précurseur, cette offre qu'ils semblent lui faire du titre de Messie eût été pour un enfant du siècle, sensible à la gloire qui vient des hommes, une épreuve critique et délicate. Jean-Baptiste ne peut qu'en être affligé : *Pour moi*, s'écrie-t-il, *dès qu'il s'aperçoit de l'erreur dont il est l'objet, je vous baptise d'eau ; mais il en vient un autre qui est plus puissant que moi : je ne suis pas digne de délier la courroie de ses souliers. C'est lui qui vous baptisera d'esprit et de feu ;* comme s'il eût dit : « Enfans

» de Jacob, cessez de prendre l'ombre pour la
 » réalité. Celui qui vient après moi est le Fils
 » du Très-Haut : je suis l'enfant de la pous-
 » sière ; je ne suis pas même digne de lui ren-
 » dre les services les plus vils. Entre son bap-
 » tême et le mien il n'y a pas moins de diffé-
 » rence qu'entre l'eau qui ne sert qu'à laver la
 » surface et le feu qui purifie la substance
 » même. Je ne puis que vous faire prendre un
 » engagement à la repentance. Il vient vous
 » sanctifier, vous sauver, vous enrichir des dons
 » de son Esprit. »

Cependant les principaux de la nation lui en-
 voient une députation solennelle pour savoir s'il
 est le Christ. Il n'hésite point : il répète ce qu'il
 a dit devant tout le peuple ; il ajoute qu'il n'est
 ni le Christ, ni Fils, ni un prophète, et pressé
 de dire ce qu'il est, il se nomme seulement *la*
voix de celui qui crie : Aplanissez le chemin
du Seigneur (1).

A ce langage, à cette conduite on reconnoît,
 M. F., la vraie humilité, cette humilité chré-
 tienne qui, fondée sur un juste et profond sen-
 timent de ce que nous sommes, doit être raison-
 nable, simple et vraie, naturelle et sans effort,
 inspirée, animée par l'élévation des pensées et
 l'amour du Seigneur.

(1) Jean I, 19-23.

1.° Je dis d'abord que l'humilité de Jean , toute profonde qu'elle est , n'a rien d'exagéré , rien qui ne soit parfaitement raisonnable. C'est devant Jésus qu'il s'anéantit. Une humilité sincère dans son principe mais extrême dans ses effets peut sans doute blesser un esprit sage : ce n'est point celle que nous prescrit l'Évangile toujours d'accord avec la raison. Jésus est venu nous rappeler à nos hautes destinées , nous éleveraux plus nobles espérances. Il ne nous enseigne point à chercher l'humiliation , mais à reconnoître qu'elle nous est souvent nécessaire , à redouter l'orgueil notre éternel ennemi. Il ne nous fait pas aimer la bassesse , mais il nous fait craindre l'éclat et la gloire comme un piège dangereux. Il donne à l'homme la juste mesure de lui-même. Il l'anéantit devant Dieu , parce que devant Dieu sa place est le néant. Il le tient à son rang vis-à-vis des hommes. Si l'occupant toujours de ses foiblesses , de ses misères , du soin de les combattre , il le dispose à se juger avec rigueur ; s'il lui donne un aimable penchant à excuser ses frères , à les préférer à lui-même , ce penchant n'exclut pas dans l'occasion ce sentiment de dignité que les grandes idées de la foi réveillent dans son âme. Voilà l'humilité chrétienne. Ainsi Saint-Paul vivement frappé de l'idée de ses offenses envers le Juge Suprême

s'écrie : *Christ est venu sauver les pécheurs dont je suis le premier* (1). Appelé à soutenir l'autorité de son ministère, il dit : *J'estime que je n'ai été en rien inférieur aux plus excellens apôtres, encore que je ne sois rien. J'ai travaillé beaucoup plus qu'eux tous ; non pas moi pourtant, mais la grâce de Dieu qui est avec moi* (2). Jean-Baptiste est animé du même esprit : son humilité est à la fois profonde et raisonnable, et quelque énergie qu'il y ait dans les termes dont il se sert, ils n'expriment encore qu'imparfaitement la distance qui le sépare du Messie, de l'Homme-Dieu, de Celui par qui et pour qui toutes choses ont été créées (3).

2.^o Remarquez encore que l'humilité de Jean est simple et sans affectation. Ce n'est point cette humilité pleine d'étalage qui déplaît avec raison : en la haïssant ce n'est point elle que l'on hait, c'est l'orgueil déguisé sous ses traits et qui fait parade de son abaissement. Jean-Baptiste n'a point affecté de s'humilier aux yeux des Juifs : pour dire ce qu'il est, il attend d'en être requis : il n'a point cherché l'occasion de leur parler de lui-même, ou, pour mieux dire, tout occupé du soin de les préparer à la repentance.

(1) 1 Tim. I, 15.

(2) 2 Cor. XII, 11. 1 Cor. XV, 10.

(3) Coloss. I, 16.

il n'a pas même songé à l'idée qu'ils pouvoient se former de sa personne.

3.^o Cette humilité simple et vraie est en même temps naturelle et sans effort ; c'est un autre trait qui la relève. Appelé à rendre témoignage à Jésus , s'il l'eût fait avec quelque répugnance , il n'eût été qu'un homme ordinaire ; mais ce qui donne à sa réponse le caractère sublime qui se fait sentir au cœur, c'est l'abandon qu'elle respire. En effet, convenir qu'il n'étoit pas le Messie , c'est un aveu qu'exigeoit la probité ; mais ce qui est difficile , ce qui est digne d'admiration , c'est de faire un tel aveu non-seulement avec promptitude , avec facilité ; avec aisance , si je puis parler ainsi , mais sans rien ajouter qui pût faire comprendre aux Juifs de quel glorieux ministère il étoit revêtu.

Si nous rentrons en nous-mêmes, nous y trouverons une secrète hypocrisie et comme un artifice naturel qui nous fait tâcher de paroître supérieurs à ce que nous sommes. En rejetant une louange qui ne nous est pas due , nous éprouvons un sentiment pénible ; nous désirons , sans même nous en apercevoir , d'en retenir quelque partie ; nous cherchons à mettre en vue quelque autre avantage qui fasse compensation de celui auquel nous sommes forcés de renoncer. Un homme moins humble que Jean-Bap-

tiste, en déclarant qu'il n'étoit point le Messie, eût ajouté qu'il en étoit le précurseur. En convenant qu'il n'étoit pas Élie, il eût dit qu'il en possédoit l'esprit et la vertu. En reconnoissant qu'il n'étoit pas un prophète, il auroit fait entendre qu'il étoit plus qu'un prophète. Il lui en eût coûté surtout de se rabaisser dans ce baptême qui le distinguoit de tous les serviteurs de Dieu qui l'avoient précédé et par lequel les Juifs le désignoient. Ces idées ne se présentent pas même à sa pensée. Uniquement occupé de rendre hommage à la vérité, de rejeter ce qui ne lui est pas dû, il néglige de se parer des titres qu'il pouvoit garder sans injustice.

4.^o Ajoutons que son humilité tient à l'élévation de son esprit. A quelle hauteur se portent les pensées de cet homme qui, fixant les regards de tout un peuple et remplissant les bords du Jourdain de sa renommée, ne s'aperçoit pas lui-même, ne daigne se désigner par aucun nom ! Sommé de déclarer enfin ce qu'il est : *Je suis*, répond-il, *la voix de celui qui crie : Aplanissez le chemin du Seigneur.* Semblable à l'homme dont une perspective immense frappe les regards, et qui ne s'envisage que comme un atome, Jean-Baptiste ne se voit que par l'usage que le Seigneur fait de lui. Le plan sublime de la rédemption est devant ses

yeux : il considère *la Parole faite chair*, le Fils de Dieu descendant du séjour éternel pour relever l'homme déchu, pour rouvrir au pécheur pénitent la porte du ciel, et il ne voit plus en lui-même qu'un instrument que Jésus daigne employer pour préparer cette œuvre divine. Il a tout reçu du Seigneur; il lui rapporte tout; il n'a point d'existence qui lui soit propre; il n'est plus à lui-même; il est tout au Seigneur.

5.^o Et voilà ce qui met le dernier trait à son humilité; elle est vivifiée par l'amour. Il craint par-dessus tout d'être trop respecté et que Jésus ne le soit pas assez. Il dit, il répète qu'il n'est que *le Serviteur*; que Jésus est *l'Époux*; et comme les regards d'un peuple grossier ne découvrent point le Prince du ciel, dans le Fils de l'homme pauvre, calomnié, persécuté, il s'attache à leur développer sa grandeur, sa majesté, sa puissance. Tantôt il leur montre le rachat du genre humain qu'il doit opérer, les trésors de grâce qu'il va répandre : *Voilà l'agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde. C'est lui qui vous baptisera du Saint-Esprit et de feu.* Tantôt il leur apprend à adorer dans ce Dieu-Sauveur le Juge des mortels : il les transporte d'avance au jour solennel de son triomphe : *Il a son van à la main; il nettoiera son aire; il amassera le blé dans son grenier,*

et il brûlera la balle dans un feu qui ne s'éteindra point. Enfin lorsque ses disciples jaloux viennent se plaindre à lui que les miracles de Jésus entraînent Israël sur ses pas, il les reprend par ces mots où se peint d'une manière touchante l'héroïsme du dévouement, et que je n'oserois commenter de peur de les affaiblir : *Lorsque l'Époux fait entendre sa voix, l'ami de l'Époux est ravi de joie, et voilà ce qui rend ma joie parfaite. Pour lui, il faut qu'il croisse; mais pour moi il faut que je diminue (1).*

C'est ainsi qu'en particulier comme en public, dans le sein de l'amitié comme devant les principaux et la multitude, Jean-Baptiste est toujours grand par l'humilité.

- Mais, Chrétiens, n'est-il ici personne dont l'oreille soit étonnée et peut-être blessée de l'association de ces deux mots; personne qui ait considéré jusqu'ici l'humilité comme une vertu étroite et mesquine, si je puis ainsi parler, plus propre à rabaisser l'homme qu'à l'ennoblir? Hélas! il est trop vrai, et c'est un effet naturel de cette morale philosophique dont on respire la contagion sans s'en apercevoir, et qui ne laissant à la vertu que des appuis humains, lui

(1) Jean III, 29. 30.

donne nécessairement l'orgueil pour principe, on ne compte guère dans le monde l'humilité au nombre des vertus, si même on ne l'envisage pas comme une espèce d'hypocrisie ou de bassesse.

Cependant, M. F., j'en appelle à vous chez qui je dois supposer la droiture du cœur et l'amour de ce qui est beau. Quoi de plus honorable pour l'homme sujet à tant d'erreurs et d'illusions, pour l'homme qui se connoît si peu, que de se juger, de se voir tel qu'il est aux yeux de Celui qui sonde les cœurs? L'homme humble est ici-bas le vrai sage : il a délié ce bandeau de l'amour-propre qui couvre les yeux de tous les enfans d'Adam : supérieur au plus puissant des prestiges, au prestige de l'orgueil, il est toujours accessible à la vérité ; rien n'intercepte pour lui sa lumière.

Je pourrais ajouter que de toutes les vertus l'humilité est peut-être la plus éminemment sociale. Celui qui rapporte à Dieu tous les hommages, celui qui voit en Dieu l'auteur premier de tous les biens murmurerait-il du partage qu'il en a fait ? De qui sera-t-il jaloux ? A qui portera-t-il envie ? Ah ! il respecte les dons de son Père céleste chez ses frères comme en lui-même. Il se plaît à reconnoître leur supériorité, à relever leur mérite. Plus occupé de ce qui leur est

dû que de ce qu'on lui doit, il est disposé au support, à l'indulgence. Et non-seulement l'humilité détruit dans leur principe toutes ces passions ennemies qui troublent la terre ; non-seulement elle prévient ces folles prétentions, ces rivalités, ces ressentimens, ces querelles que l'orgueil excite, mais elle rapproche, elle unit les hommes par un lien plein de douceur : elle met dans leur commerce je ne sais quoi de facile, d'aimable dont on éprouve l'attrait sans même s'en rendre compte ; et c'est une chose bien remarquable que le monde, en la retranchant du code des vertus, en ait cependant conservé les formes dont il fait un devoir de bienséance et d'usage. Il est bien remarquable que ces préceptes de l'Évangile : *Ne prenez point la première place. Regardez les autres comme étant au-dessus de vous. Prévenez-vous les uns les autres par honnêteté* (1), soient aussi les maximes du monde pour régler l'extérieur, et qu'enfin cet oubli de soi-même pour faire valoir autrui, qui est un aimable attribut de l'humilité, fasse la perfection de la civilité mondaine. Quelque étrange que cela paraisse, M. F., il falloit que cela fût ainsi. L'orgueil est une passion, je ne dis pas seulement fati-

gante ;

(1) Luc XIV, 8. Philip. II, 3. Rom. XIII, 10.

gante, repoussante, mais tellement insociable que si l'on n'étoit pas convenu de le voiler sous ces formes modestes; si l'orgueilleux parloit de lui-même et des autres hommes comme il en pense; si sa bouche osoit proférer ces pensées hautaines et dédaigneuses dont son cœur se repaît, la société ne pourroit durer un seul jour.

Et quelle vertu, Chrétiens, que celle qui, faisant régner la paix entre les hommes, élève notre âme au-dessus des biens périssables, nous fait dédaigner de prétendre à des honneurs passagers, de poursuivre une gloire terrestre, et ne permet à notre ambition de s'enflammer que pour ce qui est éternel! Quelle vertu que celle qui rapportant tout à Dieu ne laisse en nous de désir que pour sa gloire, d'ardeur que pour ses intérêts; qui nous montre toujours Dieu, Dieu partout et Dieu seul! Quelle vertu dont l'essence est ce dévouement, cet oubli de soi-même qui entre dans toutes les actions généreuses, qui nous intéresse et nous attendrit jusque dans les égaremens de la passion! Oh! qu'il élève l'homme ce dévouement! Qu'il l'élève et le rend heureux, lorsqu'il se rapporte à sa véritable fin, lorsqu'il a pour objet son véritable objet, Celui par qui tout existe et pour qui tout doit exister! Oui, lorsque tout entier au désir d'avancer la gloire de son Dieu; lorsque, même

en opérant les plus grandes choses , l'homme humble demeure étranger à l'ambition , à l'orgueil , ces puissans mobiles des enfans du siècle , et ne leur laisse aucune prise sur son cœur , à ces traits je suis forcé de reconnoître en lui une âme d'une sphère plus haute et le citoyen d'une région supérieure.

Mais l'humilité n'est pas seulement une des vertus les plus excellentes ; elle est le gage de leur pureté , de leur vérité ; elle les rend dignes du beau nom de vertus ; elle les rend dignes du ciel. *Parez-vous d'humilité* (1) ; ce mot d'un Apôtre n'a pas moins de profondeur que de grâce , si je puis employer cette expression. L'humilité , M. F. , est le voile dont se couvre la vertu et qui la rend plus attrayante en adoucissant son éclat. L'humilité forme avec les hautes pensées et les nobles sentimens du Chrétien un de ces contrastes dont l'effet est de nous toucher davantage , de relever à nos yeux les beautés morales non moins que celles de l'art ou de la nature. Elle forme le plus beau , le plus intéressant de tous les contrastes , celui du juste , objet des complaisances du Très-Haut , des regards des anges , et s'ignorant lui-même.

N'est-il ici personne qui l'ait vu ce tableau de

(1) 1 Pier. V , 5.

l'humilité chrétienne chez le simple fidèle remplissant, dans l'obscurité d'une vie privée, des devoirs difficiles; offrant en silence des sacrifices journaliers, et s'étonnant de l'estime qu'il inspire; croyant n'avoir aucun mérite, disant : *Je n'ai fait que ce que j'étois obligé de faire* (1)! Voilà la vertu dans toute sa pureté. Elle inspire alors je ne sais quelle émotion délicieuse mêlée d'attendrissement et de ce respect qu'on a pour l'innocence. On l'admire en secret : on craindrait de la profaner par des éloges.

Considérez encore l'humilité dans un grand serviteur de Dieu, dans un Jean-Baptiste qui nous en a fourni les caractères, dans un de ces hommes des premiers siècles de l'Église qui joignirent à l'héroïsme des travaux, des souffrances, un parfait oubli d'eux-mêmes, et qui rapportant tout à Dieu s'affigeoient d'un éloge comme d'un blasphème. Rapprochez pour un moment de ce héros de la foi, un de ces hommes célèbres qui travaillèrent pour la gloire et vécurent de gloire. Essayez de pénétrer dans son âme. Écoutez cette voix de l'amour-propre qui, telle qu'un écho, lui répète le bruit flatteur des applaudissemens. Voyez-le se complaisant en soi-même, se considérant comme dans une glace qui lui

(1) Luc XVII, 10.

présente ses traits embellis, se couronnant de ses propres mains. N'est-il pas vrai qu'à ce spectacle ses faits les plus brillans perdent leur éclat, et qu'il se rapetisse à vos yeux malgré vous ? Tandis que les actions du Chrétien reçoivent un nouveau lustre de son humilité, tirent un nouveau prix des sentimens qui l'animent, vous n'admirez le héros de l'orgueil qu'autant qu'il réussit à vous cacher les siens sous de beaux dehors, semblable à ces héros de la scène qui ne nous charment que par illusion, et ne parviennent à nous émouvoir que par des sentimens feints.

Humilité, lumière, sagesse, vraie grandeur, beauté morale qui fais le complément de toutes les autres, qui les couronne et les rends sublimes, tu es à la fois la vertu de l'ange et la vertu de l'homme ! Tu es la vertu de l'homme qui ne peut trouver grâce, qui ne peut se relever que par le sentiment de sa foiblesse, de son indignité. Tu es la vertu de l'ange qui ne vit que pour Dieu, du séraphin brûlant qui, pour exécuter ses ordres, vole avec la rapidité des vents et l'activité des flammes.

Ministres du Seigneur, c'est à nous surtout qu'il appartient de l'offrir aux hommes sous ce double rapport. Nous prêchons un Dieu réparateur de l'humanité déchue : c'est à nous à nous

montrer pénétrés du besoin que nous avons de sa grâce et de son secours. Chargés des intérêts de sa gloire, nous ne devons plus connoître d'autre gloire ni d'autre intérêt. Malheur à nous si, dégradant jamais une vocation si noble, nous nous cherchions nous-mêmes, si nous cherchions les applaudissemens d'un peuple dont il faut toucher le cœur à salut et non charmer l'oreille ! Eh ! que sont de vaines louanges auprès de cette parole de notre Maître : *Cela va bien* (1), auprès d'une seule âme gagnée à Jésus et que nous lui présenterons au dernier jour, auprès d'un seul ami qui intercédéra pour nous devant son tribunal !

Mais il est temps de voir comment à cette humilité qui fit l'honneur de son ministère, Jean-Baptiste joignit le zèle qui en brava les dangers.

II. Tandis qu'il annonçoit l'Évangile, Hérode-Antipas régnoit en Galilée. Ce prince foible et vicieux, épris d'une honteuse passion pour Hérodiade sa nièce, l'avoit enlevée à Philippe son frère dont elle étoit l'épouse. Témoin de ce scandale donné par le chef de la nation, chargé d'*aplanir les voies du Seigneur* (2), que fera Jean-Baptiste ? Pour convertir le peuple, il s'étoit armé d'une généreuse franchise ; il lui avoit pré-

(1) Matt. XXV, 21.

(2) Luc III, 4.

senté la vérité sans déguisement, mais vis-à-vis d'un Monarque entouré de l'éclat et de la majesté du trône, maître de sa fortune et de sa vie ne sentira-t-il point son courage s'amollir? N'usera-t-il point de quelque réserve, de quelque adoucissement?

C'est encore ici que Jean-Baptiste se montre grand, supérieur à ces foiblesses naturelles qui agissent en nous, presque malgré nous-mêmes. Non-seulement il remplit à l'égard d'Hérode le devoir de la censure, mais il le fait avec la dignité qui convient à l'Envoyé du Très-Haut. Mauvais courtisan, mais bon serviteur de Christ, il dit sans détour à ce prince incestueux : *Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère* (1).

Que ce langage dut être nouveau pour l'oreille d'Hérode! Empressés à lui plaire tous ceux qui l'entouroient avoient cherché sans doute à dissiper ses remords ou à nourrir sa sécurité. On lui avoit dit que la passion excuse tout, que les foiblesses du cœur ne sont pas messéantes aux plus grands monarques. Peut-être, pour le rassurer, on avoit rappelé celles des princes Hébreux les plus illustres, mais voici l'homme de Dieu qui lui montre son crime sans voile et sous ses véri-

(1) Marc VI, 18.

tables traits ; il lui retrace les saintes lois de la nature et de la Religion qu'il a violées ; il lui dit avec liberté : *Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère.* Qu'Hérode se fût honoré lui-même, si docile à cette voix, il eût reconnu le zèle de la charité dans le noble courage du précurseur ; s'il eût su voir qu'au milieu d'une lâche cour Jean-Baptiste étoit son seul ami, le seul qui osât lui déplaire pour le servir ; s'il eût dit comme ce grand Empereur qu'un saint Évêque repoussa de la table du Seigneur à cause du sang dont il s'étoit couvert : *Il a fait son devoir, faisons le nôtre !* Mais il n'en fut pas ainsi : *A tous ses crimes,* dit notre texte, *il ajouta celui de faire mettre Jean en prison.*

Le ressentiment, l'injure, la persécution, telle fut souvent la récompense des amis de la vérité. Le pécheur qu'ils avertissent ne se contente pas de s'endurcir à leur voix ; il en est irrité. Ils viennent lui présenter le tableau qu'il craint par-dessus tout d'envisager, celui de ses transgressions. Ils viennent réveiller sa conscience qu'il a eu tant de peine à assoupir.

Il est surtout une passion qui, exerçant sur l'homme un plus puissant empire, lui fait chérir davantage son aveuglement et l'enhardit à tous les crimes. C'est elle qui offrit aux yeux d'Israël épouvanté, le spectacle de David souillé du sang

d'Urie, de Salomon prosterné aux pieds des idoles. Qui s'étonneroit que subjugué par elle, Hérode ne pardonnât pas au zèle qui achevoit de détruire la paix de son cœur? Il mit en prison Jean-Baptiste, et bientôt il l'immola au ressentiment de l'impudique Hérodiade. Ainsi le noble courage de Jean qui eût pu sauver un prince malheureux, ne fut utile qu'à Jean lui-même; il lui fournit occasion de consommer son sacrifice et d'obtenir la couronne du martyr.

Ne pensez pas cependant, Chrétiens, que la vérité, lors même qu'elle blesse le pécheur, lui soit toujours inutile. Son ressentiment trahit la douleur qu'il éprouve, et montre que le trait a pénétré dans son âme. Il se débat, il s'agite pour l'arracher; mais ce Dieu qui fait son œuvre en secret, l'enfoncera peut-être davantage; et le coupable n'en pouvant supporter le déchirement, finira par s'humilier sous la main du Tout-Puisant.

Sainte liberté du ministère évangélique! qu'elle est utile, qu'elle est nécessaire au pécheur égaré! *Dis à Jacob ses forfaits et à Israël ses iniquités* (1). Que cet ordre est digne du Dieu des miséricordes! Ce même Dieu qui, pour garantir la morale de toute altération, la mise en dépôt

(1) Es. LVIII, 1.

dans sa loi, a voulu aussi par une disposition également sage et belle, que la vérité si souvent mêlée d'alliage, se trouvât dans sa pureté sur les lèvres de ses serviteurs. Il a voulu qu'ils offrissent au coupable une dernière ressource de salut. On l'a dit : l'amour-propre lui déguise ses fautes; les enfans du siècle les dissimulent par politique et les gens de bien par foiblesse; ses amis les excusent; ses ennemis les divulguent avec une malignité qui donne à la vérité dans leur bouche l'air de la calomnie. Plus il est distingué par des avantages temporels, et plus il est entouré d'illusions; plus il s'ignore lui-même. Qui lui fera entendre le langage de la vérité? Qui l'éclairera sur ses dangers. Le Ministre du Seigneur. Jean-Baptiste s'avance et parle ainsi à Hérode : *Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère.*

Hélas! qu'est-elle devenue cette liberté sainte? On la vit éclater dans les premiers siècles de l'Évangile, mais à mesure que la foi s'est affoiblie, on a disputé aux Conducteurs du troupeau la jouissance de ce pénible privilège. Il semble aujourd'hui qu'on en ait perdu jusqu'à l'idée. Ce n'est pas seulement un Hérode, un grand de la terre, c'est l'homme de tous les états, c'est le coupable le plus obscur qui s'irrite quand on lui dit : *Il ne vous est pas permis d'agir ainsi.* Il n'y a plus que

le fidèle à qui nos remontrances sont moins nécessaires qui soit disposé à les recevoir avec docilité.

Quelle est donc notre situation, Chrétiens! Pères spirituels de ceux qui ne voient plus en nous des pères; chargés de les reprendre, tandis qu'ils ne reconnoissent plus notre mission; placés entre un Dieu qui nous ordonne de parler et le pécheur qui ne veut plus nous entendre, à mesure que cette fonction toujours pénible devient plus difficile, elle nous promet moins de succès; et plus nous aurions besoin pour la remplir, d'espoir et de courage, plus toutes les circonstances nous jettent dans le découragement! Que ferons-nous donc? Nous croirons-nous déchargés de ce devoir par son inutilité, et parce que nous ne pouvons arrêter le scandale, en demeurerons-nous les muets spectateurs! Non, non; le Dieu qui nous a imposé l'obligation de reprendre peut seul nous en relever. Ne souffrons pas que des considérations timides qui n'ébranlèrent point la grande âme de Jean-Baptiste, prennent trop de pouvoir sur la nôtre. Successeurs des Apôtres, comme eux nous n'avons pas reçu *un esprit de timidité, mais de force* (1), et pourquoi prétendrions-nous n'avoir aucune

(1) 2 Tim. I, 7.

part à leurs épreuves ? Pourquoi nous croirions-nous dispensés de cultiver le champ de l'Église dès qu'il nous offre des ronces et des épines ? Il faut sans doute, autant que cela peut s'accorder avec la sévérité de la morale chrétienne, il faut, non par égard pour nous-mêmes, mais pour l'intérêt de notre mission, user des ménagemens de prudence et de douceur qui peuvent nous faire écouter du coupable, et lui rendre moins douloureuse la sonde que nous portons dans son âme, car, dit l'Écriture, l'esprit que Dieu donne est un esprit de charité et de prudence aussi-bien que de force (1) ; mais après tout quel que soit l'événement, nous aurons fait notre devoir, nous aurons déchargé notre conscience ; et si, malgré toutes les précautions de la charité, notre zèle nous expose à la haine, au ressentiment, c'est alors que nous pourrons nous réjouir de souffrir quelque chose pour notre Maître. C'est alors que nous pourrons nous honorer des affronts et regarder l'insulte comme un titre de gloire. C'est alors que nous serons marqués du sceau de ce Jésus qui disoit à ses disciples : *S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi* (2). C'est alors qu'avec un sentiment mêlé d'exaltation et de douceur nous

(1) 2 Tim. I, 7.

(2) Jean XV, 20.

nous appliquerons ces paroles : *Vous serez heureux lorsqu'à mon sujet on vous chargera d'injures, qu'on vous persécutera, et qu'on dira de vous faussement toute sorte de mal* (1).

Mais ce n'est pas seulement aux Ministres du Seigneur à s'élever contre le scandale. Chaque Chrétien, M. F., chaque Chrétien, en qualité de membre de l'Église, doit contribuer à y faire régner les mœurs. Chaque Chrétien a une mission pour s'opposer aux désordres. *Nous vous exhortons*, disoit St. Paul aux fidèles, *nous vous exhortons à reprendre ceux qui vivent dans le dérèglement* (2).

Or, M. F., ce devoir du moins est-il mieux observé parmi les Chrétiens? Hélas! il semble au contraire qu'il ne soit plus de saison, et dans ce moment où mon texte m'invite à vous le rappeler, vous pensez peut-être qu'il est impossible de le remplir. On craindroit de s'ériger en censeur, de blesser les convenances, d'irriter l'amour-propre, de se faire des ennemis... Ah! n'est-ce pas la tiédeur de notre zèle et la foiblesse de notre foi qui font toute la force de ces raisons? Ne les jugerions-nous pas frivoles si nous étions tout ce que nous devons être! Oui, si la Religion

(1) Matt. V, 11.

(2) 1 Thess. V, 14.

nous étoit vraiment chère , nous le remplirions ce devoir qui nous effraie , nous le remplirions sans effort , naturellement , sans nous en apercevoir. Ce n'est pas en effet dans les choses qui nous tiennent à cœur que la réserve et le support nous semblent toujours une bienséance. Ainsi lorsque des opinions politiques divisent les esprits , nous savons si bien faire connoître notre désapprobation à ceux qui ne pensent pas comme nous. Nous savons si bien , sans même y être appelés , leur faire sentir ce qu'ils ont perdu dans notre estime. Des torts qui auroient pu trouver quelque excuse ou dans les erreurs du jugement ou dans la foiblesse du caractère , nous trouvent sans indulgence. Mais dès qu'il s'agit seulement des intérêts de la Religion et de la morale , il est peu de personnes qui se croient autorisées à les défendre. A cet égard la tolérance est entière parce que l'indifférence est profonde. Le plaisir est aujourd'hui le lien des sociétés : se distraire , s'amuser , voilà tout ce que les hommes réunis se demandent les uns aux autres. On se passe d'estimer ceux avec qui l'on vit : on ne connoît plus les charmes et le besoin de cette sécurité , de cette sympathie qui naît de la conformité des principes et des sentimens. Peu importe que la probité de cet homme soit douteuse , que ses mœurs soient suspectes , que le désordre règne dans sa maison ,

qu'il néglige des devoirs sacrés, pourvu qu'il ait des formes aimables et qu'il connoisse le grand art de répandre l'agrément en société. Gagnés par cette contagion les fidèles eux-mêmes s'accoutument à laisser le champ libre à la licence, à se taire devant le vice, à regarder le scandale comme un mal de tous les temps, comme un mal inévitable. Déplorable indifférence! c'est elle qui propage la corruption. Oui, si les désordres se multiplient, c'est qu'aucune digue ne les arrête: si le pécheur vit et meurt dans le crime, c'est que rien ne s'oppose à lui; c'est qu'il n'entend plus ces nobles accens que le zèle anime et qui peuvent le réveiller; c'est que tout ce qui l'approche est complice de son aveuglement.

O M. C. F., qu'il n'en soit plus ainsi parmi nous! Hommes de bien, Chrétiens fidèles, associez-vous à notre ministère pour ramener les pécheurs, pour faire respecter partout où vous êtes la Religion et la vertu! Ce n'est pas toujours assez de leur prêter l'appui d'une vie pure, exemplaire; il faut que vos discours, vos avis, votre influence soient un frein pour tous ceux qui ont avec vous quelque rapport, quelque liaison. Ne vous permettez jamais à leur égard ce langage égoïste: ce n'est point à moi à les reprendre; cela ne me regarde pas. Pour peu que vos relations vous y autorisent ou vous en fournissent

l'occasion, sachez vous en prévaloir avec une généreuse franchise, avec cette liberté noble où l'on sent, non l'esprit de censure et le désir d'humilier, mais la droiture et la charité; cette liberté qui porte avec elle son excuse, et se fait estimer de celui-là même qui en est l'objet. Si vous ne pouvez pas toujours dire au pécheur scandaleux : *Il ne vous est pas permis* d'agir ainsi; qu'il le lise sur votre front, dans vos regards. Qu'en s'approchant de vous, il sente ce que vous n'exprimez pas. Heureux si vous jetez le premier trait du remords dans cette âme criminelle! Heureux de l'avoir entrepris! Heureux d'avoir défendu avec courage la cause de votre Maître et les grands intérêts de la société! Puissent ces nobles sentimens animer les justes qui nous restent. Puissent les pécheurs se réveiller de ce sommeil d'indifférence, de langueur, d'orgueilleuse sécurité qui est pour l'âme une véritable mort.

O Dieu qui nous appelles à marcher comme *des enfans de lumière!* O Dieu qui viens de nous retracer dans la vie d'un saint homme, le tableau de la vertu chrétienne; de cette vertu sublime, toute fondée sur l'humilité, toute composée de dévouement, de zèle, de charité! Veuille, veuille nous apprendre toi-même à l'aimer, à la pratiquer, et à te demeurer fidèles en Jésus-Christ! Amen.